

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\)](#) [Item](#)[40. Val-Richer, Lundi 18 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

40. Val-Richer, Lundi 18 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Deuil](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Vie domestique \(François\)](#), [Vie familiale \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1837-09-18

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitOui, moi aussi j'ai bien souvent regardé au Ciel.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°76/104-107

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 155-156, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/98-108

Nature du document Lettre autographe
Support copie numérisée de microfilm
Etat général du document Bon
Localisation du document Archives Nationales (Paris)
Transcription
N°40 Lundi 18 5 heures et demie

Oui, moi aussi j'ai bien souvent regardé au Ciel. Mais pourquoi dites vous encore aujourd'hui : " C'est affreux, c'est horrible d'être restée sur cette terre " ! Est-ce d'un tort ou d'un malheur que vous voulez parler ? Dearest, cette phrase me pèse sur le cœur. Et pourtant Dieu sait s'il y a dans vos douleurs, dans vos regrets ; quelque chose que je ne connaisse pas, que je ne sente pas comme vous, avec vous, pour moi, pour vous ! Vous m'aviez inspiré par là, avant, bien avant le 15 juin avant ce fatal 15 février, qui m'a frappé du même coup, vous m'aviez inspiré un intérêt bien vif, un intérêt mêlé d'attrait et de respect. Je ne regardais jamais sans attendrissement votre deuil immobile, vos yeux qui se détournaient ou s'abaissaient sans cesse pour cacher ou retenir des larmes. Et depuis ! Depuis, il y a eu le 15 Février et le 15 juin. J'ai droit sur vous, Madame. J'ai droit que sans rien oublier de vos regrets, sans rien ôter à ces créatures chéries qui vous ont quittée, vous ne disiez plus qu'il est horrible d'être restée sur cette terre. Que dirais-je donc, moi ? N'ai-je pas perdu ce que vous avez perdu ? N'avez-vous pas reçu de moi ce que j'ai reçu de vous ? Ne nous sommes nous pas, tous deux en deuil, tous deux le cœur bien malade, ne nous sommes-nous pas tendu la main avec consolation, avec espérance ? Je doutais moi ; j'hésitais. Je ne doute plus. Vous ne m'avez pas ôté mon mal vous ne m'avez pas rendu ce que Dieu m'a retiré. Mais vous m'avez donné un bien immense. Vous avez fait que dans cette balance si incertaine de biens et de maux qui s'appelle la vie, le bon bassin s'est trouvé de nouveau rempli, rempli d'un trésor. Dites-moi aussi cela de vous, Madame. Je le sais, je le crois, j'en suis sûr. Mais dites, redites le moi.

Mardi 7 h. 1/2

Vous voudriez regarder tout un jour dans le Val Richer. Voici un miroir très fidèle où vous verrez tout le jour d'hier, tous les événements, tous les acteurs Il est sept heures. Je suis encore dans mon lit, dans ma petite chambre, après mon cabinet à l'extrémité nord de la galerie. Je n'entends rien, excepté les vaches du fermier qui mugissent en allant paître. Je me lève. Je passe dans mon Cabinet. J'allume moi-même mon feu. Je vous écris. Nous sommes seuls, parfaitement seuls, point de bruit, point de mouvement, ma porte bien fermée. Un peu après huit heures, je l'ouvre. Mon valet de Chambre m'apporte des Eaux Bonnes. J'en bois un grand verre. Je sors à l'autre bout de la galerie, mes enfants, qui ont épié le moment où l'on entrait chez moi, accourent en sautant, criant ; Henriette crie un peu moins fort. Guillaume a un son de voix charmant qu'il défigure affreusement pour étouffer la voix de ses sœurs. Avec eux, je dis bonjour en passant à Mad. de Meulan dont la chambre est la première de ce côté de la galerie. Je vais chez ma mère. J'y passe un quart d'heure. Mes enfants déjeunent dans deux chambres, à côté ; une grande soupe que Mad. de Meulan partage avec eux. Je rentre dans mon cabinet. Je bois un second verre d'Eaux-Bonnes. Je me promène quelques moments dans la galerie, regardant mes livres, mes gravures, arrangement nouveau, encore incomplet, et qui m'amuse. Je rentre décidément. Je fais ma toilette. J'écris des lettres. J'attends la vôtre. Vous ne savez pas, personne n'a jamais su comment j'attends, à quel degré d'impatience intérieure je puis arriver. Pendant que j'attends, tout le monde

s'occupe. Mlle Chabaud, cette amie de ma mère dont je vous ai parlé, donne à mes filles une leçon d'anglais. Ma mère fait lire Guillaume. Après leur prière, faite ensemble chez leur grand-mère, mes filles apprennent par cœur des vers français, des dialogues anglais, un peu d'histoire et de géographie. Mad. de Meulan travaille dans sa Chambre, fait de la tapisserie, colle des gravures, coupe et prépare du linge à coudre par me filles et par les femmes, le tout pour le Val Richer. Je suis descendu deux fois pour voir si la poste arrivait. Elle arrive enfin. On m'apporte le paquet dans mon Cabinet. J'y prends mes lettres c'est-à-dire ma lettre. J'envoie à chacun les siennes. Je ferme m'a porte. Je lis, je relis. J'achève et je cache ma lettre. La poste s'en va.

Il est onze heures. Le déjeuner sonne. Nous descendons tous, moi donnant le bras à ma mère, mes enfants avec des cris de joie. Ils sont très bruyants. A table ils parlent, parlent. Je les arrête un peu. Je dis à Henriette : « Sais-tu que Mad. de Lieven a deviné que tu étais très bavarde ? Elle me regarde, sa physionomie s'altère un peu, bien peu, des larmes tombent sur le petit visage gai, serein, qui ne se décompose jamais. Mais le sont bien des larmes. Elle est affligée, offensée que vous la croyiez bavarde. Je l'appelle. Elle vient à moi. Je la console Je lui dis que je vous ai souvent parlé d'elle, que vous avez bonne opinion d'elle. Elle est consolée et retourne en riant à sa place. Le déjeuner finit. Le temps est passable. Nous allons, nous promener, c'est-à-dire errer ensemble dans le jardin, dans le potager, le long des haies, autour de la pièce d'eau. Mes enfants cueillent des noisettes, ramassent les pommes tombées ! Je cours avec eux sur les gazons car nos près normands sont de vrai gazons de jardin. Guillaume tombe, roule, se plaint, grogne, recommence. On se moque de lui. Il est sensible à la douleur et facile aux larmes. On lui en fait honte. Presque une heure se passe ainsi. Pour me promener loin dans les bois, faire une vraie course, j'aime à être seul ou mieux que seul. La promenade en troupe à la file sans recueillement et sans intimité ne me plaît pas. Je l'évite quand je le puis sans être trop maussade. Nous rentrons. Je place, avec Mad. de Meulan, deux gravures de plus dans la galerie, une belle Ste Famille de M. Ingres et une Lecture de Virgile à Auguste. Nous aurons fait nous-mêmes tout cet arrangement. Les ouvriers d'ici manquent de goût et de patience. Et cela remplit le temps qu'on passe ensemble. Je me rétablis dans mon Cabinet. Je relis plus d'une fois. Je ne compte pas mes plaisirs. Je travaille Je voudrais dire quelque part avec quelque détail ce que je pense de l'état démocratique de la société parmi nous. Je commence à l'écrire. Chacun s'occupe chez soi. Mes filles viennent me voir deux ou trois. fois dans la matinée. Nous causons, un peu d'anglais. un peu d'arithmétique. Un ouvrier me dérange. Il vient poser dans ma chambre un devant de cheminée. Du froid me venait par là. Il ne m'en est plus venu cette nuit. Mad. de Meulan est le grand surveillant, le grand directeur des ouvriers. Ils ont pour elle beaucoup de considération beaucoup plus que pour moi.

Il est six heures un quart. On sonne le dîner. Point d'incident à table. Nous remontons chez ma mère. Grande récréation. On se décide pour le bal. Mes deux filles s'établissent sur des chaises, dans l'embrasure de la fenêtre. Guillaume va leur dire tour à tour : " Mademoiselle voulez-vous me faire l'honneur de danser avec moi la contredanse prochaine ? " La contredanse commence à deux, par un galop. J'interviens. A quatre, on va. Je ne puis venir à bout de leur apprendre à faire la chaîne anglaise. Je me retire du bal. Il finit. On regarde, on arrange de petits plâtres moulés sur des médailles des pierres antiques, et qui doivent prendre place dans des cadres noirs, aux deux bouts de la galerie. Il est neuf heures et demie. Mes enfants vont se coucher. A dix heures, je pars aussi. Je rentre chez moi. Hier, j'étais un peu las. Je me suis couché. J'ai lu une demi-heure dans mon lit, un récit

de l'expédition Anglaise de l'Inde en Egypte, en 1800, par un homme de mes amis, M. de Noé, qui servait alors dans le 10e régiment de ligne anglais envoyé contre Tippoo Saïb. Son récit m'endort. J'ai bien dormi.

A quatre heures, j'ai été éveillé. J'ai rêvé éveillé, une demi-heure, si doucement ! Et je vous écris. Est-ce assez complet, assez exact ? Je vous garantis que vous avez tout sauf la présence réelle. Adieu. Un adieu provisoire. Je vais faire ma toilette, en attendant la poste. Il est déjà 9 heures et demie.

10 heures 1/2

Comment avez-vous si chaud ? Ici il pleut toujours. Mais n'importe. Appuyez-vous, sur moi. Je vous soutiendrai longtemps, aussi longtemps que vous voudrez, que vous permettrez adieu. Le véritable adieu. Ils le sont tous. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 40. Val-Richer, Lundi 18 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-09-18.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 26/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/952>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 155-156

Date précise de la lettre Lundi 18 septembre 1837

Heure 5 heures et demie

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à

l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024